

ÉDITORIAL

Il y a une quinzaine d'années les pédagogues qui voulaient rénover l'enseignement du français à l'école et au collège découvraient la littérature de jeunesse et la faisaient entrer en force dans les classes. Contre la littérature. En apparence du moins. De toute évidence, dans l'expression *littérature de jeunesse*, c'est le mot *jeunesse* qui retenait toute leur attention : enfin un objet à lire qui s'affichait comme tel, mais qui en même temps affichait son lectorat ; posait son lecteur en même temps qu'il se posait. Il y avait bien longtemps que le lecteur avait disparu, du côté de l'autre, de la vraie littérature : la puissance imposante de l'objet à lire l'avait écrasé, depuis longtemps. Alors comme il commençait à se dire qu'il ne pouvait pas y avoir d'apprentissage sans élève, il commençait à se dire aussi qu'il ne pouvait y avoir de lecture sans lecteur. En entrant en force dans les classes, la littérature de jeunesse a surtout fait entrer dans les classes, le lecteur, son travail, sa zone de compétence dans le texte, dans la construction du sens. C'était le numéro 7 de RECHERCHES paru en 1987. Il a été rapidement épuisé, signe de l'enjeu que représentaient ces essais de renouvellement pédagogique.

Sans compter que, derrière l'expression *littérature de jeunesse*, si émergeait le lecteur, l'auteur s'effaçait d'autant. Ou du moins, reprenait une place plus juste que celle accordée aux auteurs de la littérature, la vraie. Véritables mastodontes dont la biographie confinait à l'hagiographie : l'accès à leurs oeuvres relevait de la révélation. On ne pouvait en classe que tenter de répondre à des questions posées par le manuel ou l'enseignant. Alors que les livres de littérature de jeunesse, en raison même de la place modeste accordée à leurs auteurs (rangés dans la catégorie des auteurs assez peu légitimes), se prêtaient bien à toutes sortes de manipulations dont le but était, pour l'enseignant, de proposer à ses élèves des situations-problèmes en lecture-écriture : faire réécrire tel passage avec changement de point de vue, mettre en puzzle tel autre, effacer les descriptions de tel autre... Sans se poser un instant l'obstacle de l'éventuel respect à accorder à leur auteur.

A cette même époque, d'autres pédagogues (ou les mêmes) engagés dans ce travail de rénovation s'engouffraient dans ce que l'on appelait « les textes non-littéraires » – journal, publicité, notice explicative, magazine – pour les mêmes

raisons et les mêmes enjeux. Il s'essayaient même parfois avec Maupassant... dont on n'a jamais su poser avec exactitude le degré de légitimité¹.

Des années après, les textes non-littéraires sont là dans les manuels, dans les Instructions Officielles, légitimés sous l'étiquette « types d'écrits », voire « types de discours », ou encore « formes de discours ». Quant à la littérature de jeunesse, elle entre désormais à l'école primaire et au collège par la grande porte : elle est prescrite, organisée en listes d'ouvrages conseillés, obligatoires ; dès la Maternelle, certains de ces titres bénéficient de publications qui sont sensées accompagner le travail de l'enseignant. L'élève, le lecteur, disparaissent à nouveau. Ils ont à répondre à des questions, à identifier/analyser des procédés d'écriture, des tournures stylistiques, à interroger la relation entre le texte et les illustrations... pour comprendre le texte. Et ils s'ennuient, autant qu'avec V. Hugo.

De plus, prescrite et légitimée puisque prescrite, la littérature de jeunesse s'organise nettement en deux champs distincts : celui qui entre à l'école, et l'autre, quasi para-littérature de jeunesse qui, s'il n'entre pas à l'école par la grande porte, a des chances d'être dans le cartable de nos élèves. Il y a les livres (de jeunesse ou pas) que les élèves doivent lire à l'école, et ceux qu'ils lisent hors de l'école et de ses prescriptions. D'un côté la littérature de jeunesse, la vraie, et de l'autre, son avatar. La littérature (de jeunesse ou pas) est objet à valeur ajoutée, comme tout objet culturel. Il y a des livres objets de plus-value, et d'autres, objets de moins-value. A terme, le risque est bien que la littérature de jeunesse prescrite par l'école n'existe plus qu'à l'école et par l'école. Tout comme la littérature. Sont ainsi oubliées, niées ou dépréciées ce que sont les pratiques réelles de lecture des élèves, précisément dans les temps où ils cessent d'être élèves pour être enfants et adolescents. Comme sont oubliées, niées ou dépréciées les pratiques réelles de lecture de la « société civile » – expression qui est à opposer ici à « société scolaire », ou « société des clercs ».

La littérature de jeunesse est devenue un objet de savoirs et de savants. Elle n'est plus du côté des élèves, du lecteur qui élabore du sens. L'école, le collège, par ses concepteurs et prescripteurs, ont encore cru qu'il pouvait exister un « bon » objet d'enseignement, qui, parce qu'identifié aujourd'hui comme « bon », résoudrait par sa seule existence dans les classes les problèmes de l'enseignement du français. Comme l'image, le cinéma, l'hygiène, le multi-média, la citoyenneté. La problématique de l'école ne tient pas à ses objets d'enseignement, mais à sa capacité à « mettre en relation » les élèves et ses objets d'enseignement du français. L'enjeu est bien que dans ce travail de médiation qui serait le fondement de l'acte d'enseignement l'élève-lecteur s'estime concerné par cet objet-lecture qu'est la littérature de jeunesse. Que soit d'abord posée la question de cette éventuelle parole qu'est tout écrit, ainsi que celle des possibles sens que l'élève-lecteur peut élaborer ou refuser d'élaborer. Au lieu de présupposer et d'imposer l'évidence d'une

1. Est-ce à ce titre d'ailleurs qu'après Rousseau, c'est Maupassant (ou Zola) qui est pendant deux ans au programme du bac pour toutes les séries – y compris technologiques, et alors que les séries littéraires ont droit en plus aux *Châtiments* de V. Hugo ?

signification qui serait préconstruite et que l'élève n'aurait qu'à décoder par des techniques empruntées aux savoirs de la littérature et de son exégèse.

Ce numéro de RECHERCHES s'inscrit dans cette problématique : le projet de la Rédaction est de veiller à ce que, prise dans le leurre d'un supposé modernisme, la littérature de jeunesse ne devienne pas un lieu supplémentaire de réification des savoirs, mais que grâce à son pouvoir de séduction, elle soit médiation entre l'élève et ses pratiques de lectures.

LA RÉDACTION